



Notice sur Arnold GOFFIN

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE

*Né à Bruxelles le 17 mars 1863;
décédé en cette ville le 10 juin 1934.*

Arnold Goffin a fourni un labeur considérable et de haute qualité. Ce labeur, auquel la Classe des Beaux-Arts rendit hommage, en 1925, en appelant l'écrivain à participer à ses travaux, fut relativement obscur. L'ouvrage le plus important de Goffin : *L'Art religieux en Belgique*. — *La Peinture*, qui est un grand livre, n'est connu que d'un petit nombre de spécialistes. Et cela est irritant, parce que ce livre, fermement pensé et fermement écrit, avec autant de sensibilité que de science, représente un long travail patient, acharné et un peu douloureux. Il est l'aboutissement d'une vie sacrifiée au service de l'art.

Arnold Goffin était fonctionnaire de l'administration des Télégraphes. A cette administration il remplissait sa tâche quotidienne, scrupuleusement. Quoiqu'il fût, dès le temps de sa jeunesse, de santé délicate, cette tâche terminée, il en abordait une autre qui ne devait lui rapporter

Annuaire de l'Académie.

que la joie de l'accomplir. Et, quoique ne disposant que de ressources mesurées, il parvenait à enrichir, chaque année, par quelque voyage vers des musées d'Europe, sa connaissance de l'art.

Qu'il ait pu, dans les conditions où il vivait, acquérir le savoir étendu dont témoignent ses derniers ouvrages, cela est vraiment admirable. Mais cela explique la relative obscurité dans laquelle il vécut : il n'avait pas de temps à donner au soin de sa renommée.

Ceux qui connaissent son œuvre nourrie d'une vaste culture, seront saisis de respect quand ils sauront que Goffin n'avait pas encore atteint l'âge de quatorze ans lorsqu'il dut gagner sa vie, qu'il fut donc contraint d'abandonner les études à peine commencées à l'Athénée de Bruxelles.

Il était fils de commerçants. Son père, Edouard Goffin, était négociant en draps. Sa mère était la fille d'un musicien de grande valeur, qui fit partie de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie : François Snel, personnalité éminente de notre monde musical, compositeur, maître de chapelle de l'église Sainte-Gudule, chef d'orchestre du Théâtre de la Monnaie, directeur de la *Grande Harmonie*. Et c'est sans doute de ce grand-père qu'Arnold Goffin tenait sa nature d'artiste.

Edouard Goffin mourut inopinément en 1872. Il n'avait pas eu le temps d'assurer l'avenir des siens. Et c'est pourquoi, dès l'âge de treize ans et demi, Arnold sollicita et obtint, à l'administration des Télégraphes, le plus modeste emploi.

Débuts très durs. Pour ne point végéter, pour ne pas demeurer parmi les agents subalternes

Notice sur Arnold Goffin.

il faudra préparer des examens successifs portant sur des programmes que l'on étudie sans joie. L'adolescent se soumettra à la nécessité. Il réussira à sortir du rang, si brillamment que plus tard il atteindra le sommet de la hiérarchie. Quand il prendra sa retraite en 1929, ayant fourni près de cinquante-deux années de service, il sera directeur général honoraire.

Je n'évoque pas sans émotion la jeunesse d'Arnold Goffin. Je l'ai dit, il est de santé chétive. Et puisqu'il a fallu que si tôt, encore enfant, il gagnât sa vie, nous savons qu'il est pauvre. Deux ambitions l'animent. D'abord celle d'acquérir une situation matérielle qui permette de vivre avec dignité. Il faut, pour cela, fournir un lourd effort. Il en faudra fournir un plus lourd encore pour satisfaire l'autre ambition : celle d'être un écrivain. Il faudra compléter une culture intellectuelle prématurément interrompue. Il faudra tout apprendre, tout conquérir. Combien de jeunes hommes vigoureux eussent, très vite, renoncé au moins à la seconde ambition, à celle que le besoin n'imposait pas! Le frêle Arnold Goffin est demeuré fidèle, ténacement, à l'une et à l'autre; il a fourni le labeur écrasant que, conjuguées, elles exigeaient. Et il a été ce qu'il avait décidé d'être : le petit télégraphiste de 1876 est devenu directeur général; et il a produit une œuvre littéraire considérable, d'incontestable valeur, une œuvre très artiste et aussi très savante, qui lui a valu d'être élu par la Classe des Beaux-Arts et par l'Académie de Langue et de Littérature françaises.

Annuaire de l'Académie.

Mais qu'a donc été sa jeunesse ? Quel temps a-t-elle pu réserver à ce qui fait lumineuses les années où l'on prend possession de la vie ?

Ne nous étonnons pas si les premiers écrits de celui qui vécut dans l'effort pénible et sans répit ces années-là sont marquées par une totale désespérance. Ce qui est surprenant c'est que, tout de même, persiste, toujours, l'énergique volonté du labeur.

*
**

La carrière littéraire d'Arnold Goffin comporte deux périodes nettement distinctes, séparées par une évolution radicale. Evolution dans la pensée, dans la sensibilité, évolution aussi dans l'expression, dans la forme. Il y a, d'ailleurs, entre ces deux périodes, un intervalle de silence relatif; pendant plusieurs années, l'écrivain semble se recueillir. Et quand il sortira de ce recueillement, il apparaîtra transfiguré. En réalité, c'est seulement alors que sa vraie personnalité s'affirme, dégagée des influences qui, dans les premiers ouvrages, l'avaient évidemment altérée. Sans doute est-ce pour se libérer plus sûrement qu'il se donne à des tâches littéraires entièrement différentes de celles qu'il avait auparavant entreprises. Les facultés d'analyse dépensées jusque là dans des romans, dans des contes, il les mettra dorénavant au service de la critique, de l'histoire de l'art.

Les influences subies dans la jeunesse, il n'est pas difficile de les démêler. Il les dénonce lui-même dans ses premiers écrits.

Notice sur Arnold Goffin.

Il a débuté, en 1884, dans une petite revue, *Les Tablettes littéraires*, créée par lui et par un de ses collègues de l'administration des Télégraphes. Ce qu'il donna à cette publication éphémère est insignifiant. En réalité, sa carrière commence avec sa collaboration à la *Basoché*, la meilleure des publications qui firent escorte à la *Jeune Belgique*. Dans la *Basoché* furent imprimés des fragments de *Impressions et Sensations* — le volume qui devait paraître en 1888 — et, tout entier, le *Journal d'André*.

Le premier fragment commence en ces termes : « Les jours pour moi s'écoulent et disparaissent, tour à tour, tristes d'une cruelle et douce tristesse. » Douce tristesse. Tristesse cultivée : « O ma douleur, insondable et amère, multiforme comme l'océan, troublante ainsi qu'un crépuscule, je veux élever la voix et entonner un cantique à ta gloire. »

Tout ce qu'écrira Goffin aura, jusqu'en 1895, le même accent de pessimisme, de délectation dans le désespoir. Jusqu'à quel point cet accent est-il spontané? Constatons tout de suite que le *Journal d'André* — confession d'un tout jeune homme infirme, immobilisé par son infirmité, « contraint de vivre avec des gens immiscibles à sa nature » et « citoyen emprisonné d'une race ennemie » — est dédié à J.-K. Huysmans; qu'André dit son admiration pour le « merveilleux livre » qu'est *A Rebours*, est hanté par les histoires fantastiques d'Edgard Poe; qu'il constate : « C'est Baudelaire qui a accaparé mon esprit ». Et que Goffin, dans le préambule, où il trace le portrait de l'ami qui,

Annuaire de l'Académie.

en mourant, lui a confié son journal, précise qu'à cet ami le liait « une identité parfaite de sensations, sans controverses ». Constatons encore que Goffin dédie des pages à Joséphin Péladan. qu'ailleurs il évoque Rops et le démon de la perversité; enfin que, du *Journal d'André* au *Fou raisonnable* et à *Hélène*, derniers livres de la première période de sa carrière, il écrit en une langue hérissée de vocables insolites; il parle de « remittences », de « femmes éthéréennes », de « cuisine rubéfiée », de « flore rudérale », de « vêtement de magnitude ».

Nous sommes dans l'atmosphère qui baignait la jeunesse littéraire du temps. Les maîtres que l'on révère sont ceux qui réagissent contre les trivialités du naturalisme. Mais le naturalisme a laissé sur la sensibilité, et sur la vision du monde, une trace profonde. On a cru à la fidélité des tableaux qu'il a composés, en lesquels il n'a montré que des aspects vils. Et l'on ne voit de noblesse que dans l'orgueil d'être profondément différent du reste de l'humanité, dans la tristesse de vivre parmi les hommes. On s'évade dans l'irréel, dans le fantastique, dans l'occulte; et pour mieux manifester son mépris de la foule abjecte, pour mieux affirmer qu'on appartient à une élite décidée à abandonner tout contact avec elle, on écrit une langue qui crée entre l'auteur et cette foule un obstacle.

Cette attitude doit exercer inévitablement une séduction sur de tout jeunes gens qui se heurtent aux premières déceptions, surtout sur de jeunes

Notice sur Arnold Goffin.

écrivains épris de rêves de grandeur et fiers du rôle qu'ils assument. Et la séduction doit agir particulièrement chez nous où l'écrivain sait, en débutant, que ce rôle sera ingrat, exigera de durs sacrifices.

Le cas de Goffin n'est donc pas exceptionnel : à l'heure où il écrit ses premiers livres, notre jeune littérature est généralement pessimiste. Mais son pessimisme à lui est sans trêve, est total. Nous avons dit les raisons pour lesquelles il n'en faut pas être surpris.

Les héros de ses romans, de ses contes, envisagent la mort comme le seul remède au mal que leur inflige la laideur de la vie. *Delzire Moris*, plus tard *Maxime*, c'est l'histoire de l'implacable obsession du suicide chez un jeune homme que n'a atteint nulle grave infortune mais que tout, dans le spectacle de la vie, accable, blesse, et qui, finalement, trouve dans des raisonnements en apparence logiques, le droit, le devoir d'obéir à l'obsession.

Heureusement, contre une telle obsession, l'auteur est bien défendu. Il l'est d'abord par une intelligence qui, au plus fort de la crise dont il souffre, lui fait entrevoir parfois les dangers auxquels il s'expose. Il fait dire par son héros *Delzire Moris* : « L'analyse, cet outil à deux tranchants qui se retourne contre celui qui le manie, m'a gâté bien des choses dont les autres profitent sans raisonner — sans déraisonner plutôt. A décomposer les sensations ne les amoindrit-on pas ? » Il est défendu surtout par quelque chose d'exceptionnellement puissant : le tourment qu'il

Annuaire de l'Académie.

éprouve, il a l'ambition de l'exprimer, de le justifier et, pour l'expliquer aux autres, de se l'expliquer à soi-même; il goûte la volupté de la méditation, l'orgueil de se sentir capable d'enfermer en des fictions éloquentes ce qu'elle fait découvrir. La vie vaut d'être vécue quand on l'interroge avec subtilité et quand ses aspects, si sombres qu'ils paraissent, inspirent des créations. Et l'art doit, finalement, l'éclairer si, bien entendu, on est armé pour le servir.

Goffin est armé. Cela est évident dès ses débuts. En dépit de l'impression qu'ils infligent d'amertume cultivée, d'artificielle complication psychologique, en dépit des surcharges dont souffre la forme, ses premiers écrits révèlent une sensibilité aiguë et une intelligence habile au jeu des idées; aussi la faculté de traduire les plus fugitives nuances de la pensée et des sensations. Un talent se révèle. Il est servi par une tenace volonté de travail. De 1885 à 1892, Goffin publie cinq livres, tout en donnant des articles à la *Jeune Belgique* et à la *Société Nouvelle*. L'un de ces articles est consacré à l'esthétique d'Edgard Poe; un autre à Stéphane Mallarmé, à Mallarmé à qui il rend hommage, mais à qui — premier symptôme d'une évolution — il reproche, avec une certaine véhémence, son hermétisme.

A quel moment l'évolution a-t-elle commencé? Il est malaisé de s'en rendre compte. *Hélène*, un roman publié en 1897, est encore étroitement apparenté, par l'esprit et par la forme, à ceux qui l'ont précédé. Mais il a paru dans la *Jeune Belgique* en 1895. Il a été écrit peut-être bien

Notice sur Arnold Goffin.

avant. Et le personnage de Delzire Moris y paraît encore. D'autre part, les poèmes en prose du *Thyrse* — 1897 — sont ainsi caractérisés par Olivier-Georges Destrée : « C'est avec une grande joie que nous avons constaté dans les proses florencées du *Thyrse* un visible changement d'orientation des idées du poète. Si son ancien pessimisme n'a pas encore tout à fait disparu, du moins il a perdu toute sa mordante âpreté et l'auteur du *Thyrse* semble très près d'être tout à fait réconcilié avec la vie. Les proses florencées lui constituent en quelque sorte une seconde manière, aux visions plus calmes et plus sérieuses, au style plus élégant et plus simple. Comme M. Goffin l'indique lui-même par ces termes de proses florencées — l'inspiration générale du volume vient de cet art florentin dont son poème de l'*Épiphanie* tout spécialement constitue une magnifique et suggestive évocation. »

Par ce que, en cette même année où il publiait le *Thyrse*, Goffin donnait aussi une traduction des *Fioretti*, et interrogeait avec tendresse la touchante figure de saint François d'Assise, « le Petit Pauvre de Jésus-Christ », on a parlé de conversion.

L'hypothèse est-elle justifiée? Goffin n'a jamais rien dit ou écrit qui permette de répondre à la question, de deviner — nous n'avons d'ailleurs pas à chercher — ce qu'étaient ses convictions intimes avant et après son évolution littéraire. Constatons seulement, avec Olivier-Georges Destrée, que lorsqu'il écrivait le *Thyrse*, Goffin était bien près d'être « tout à fait réconcilié avec la

Annuaire de l'Académie.

vie ». Et ajoutons que la réconciliation complète allait s'accomplir bientôt.

Par quoi fut-elle déterminée? Tout simplement, je crois, par la reprise du contact avec la vie, avec les beautés, avec les joies dont le jeune fonctionnaire, rivé d'une part à son labeur administratif, d'autre part aux lectures, aux études et au travail littéraires, avait été tenu éloigné. L'heure est venue où l'écrivain se sent armé; et à cette heure-là sa situation matérielle s'est améliorée. Il peut se permettre un voyage. Et il découvre l'Italie. Il goûte la douceur des paysages; et, en même temps qu'il s'exalte dans la contemplation de l'art italien, dans celle des nobles décors édifiés par le passé et qui disent la grandeur humaine, il rencontre, à Assise, le Poverello, de qui la légende éveille les mêmes émois que tant d'œuvres de l'art et reconduit à l'émerveillement devant la vie, devant la plus humble vie, à la suave volupté d'entendre parler les oiseaux et les fleurs.

L'année suivante, Goffin donne à la *Revue Générale* des fragments du journal de son voyage. Ces pages, il les insérera dans le livre intitulé *Poussières du Chemin*, qu'il publiera beaucoup plus tard. On n'y retrouve rien de l'esprit morbide de *Maxime* et du *Fou raisonnable*; la sensibilité qui s'y exprime est saine; la pensée est pacifiée. Tout y est noble méditation dans l'avidité de comprendre, et de communier, et d'accueillir les joies pures offertes à qui sait regarder, rêver et s'exprimer.

Ce livre, *Poussières du Chemin*, que Goffin ne

Notice sur Arnold Goffin.

publia qu'en 1923 est celui qui nous renseigne le mieux sur la personnalité de l'écrivain. Il nous fait assister — puisque nous retrouvons des études déjà imprimées en 1898 — au décisif épauvement de cette personnalité dans sa subite métamorphose. Hélas! je crois qu'on le connaît très peu — c'est le sort de beaucoup de livres de chez nous. Or, il contient, en grand nombre, des pages admirables, par l'élévation de la pensée à laquelle toujours conduisent les émotions nées de la contemplation des œuvres, par la faculté de rattacher le langage de celles-ci à l'histoire des temps qui les vit éclore, enfin par la limpidité du style soudain libéré des bizarreries qui l'altéraient auparavant.

Donc l'évolution date de 1898 ou 1899. Elle a littéralement bouleversé la personnalité. Des caractères qui la marquaient jusqu'alors, elle n'a laissé subsister que la sensibilité aiguë.

Peut-être a-t-elle laissé Goffin, pour un temps, dérouté, hésitant, s'interrogeant. Au cours des six ou sept années qui vont suivre, il poursuivra — il ne les abandonnera jamais — ses études sur saint François, travaux de traduction et de commentaire; mais il ne publiera pas d'œuvres plus personnelles, sauf, de-ci de-là des articles dans les revues. Il faut attendre l'année 1907 pour le voir reprendre sa production féconde. Et cette production n'aura plus rien de commun avec celle de la période antérieure. Plus de pessimisme, plus de tourment, plus de bizarrerie. Pour mieux se défendre, semble-t-il, Goffin a renoncé au roman et à cette inquiète analyse de soi-

Annuaire de l'Académie.

même à laquelle, si souvent, il l'avait conduite. Il se donne tout entier à ce qui l'a guéri : à l'art et à la nature. Il n'analyse plus que ce qu'il admire. Et ses écrits seront désormais étonnamment lucides et fermes, dans une parfaite santé morale.

La vie a pris un autre visage.

Sans doute, dans le miracle qui s'est accompli, saint François a une part. Mais il convient de dire qu'un changement s'est produit dans l'existence de Goffin. Il s'est marié en 1906. Et la compagne qu'il a choisie, Hélène Canivet, est une femme particulièrement intelligente, de qui un livre de vers a révélé le talent et l'esprit vaillant. Au foyer ainsi créé, on travaille dans la douceur, et avec confiance.

Goffin collabore régulièrement à la *Revue Générale* et y donne des articles de critique d'art. En 1907, il publie un livre très documenté et très ému, consacré à Thierry Bouts. Et ses précieuses contributions à l'histoire de l'art vont se multiplier. Pour chacune d'elles, l'écrivain se renseigne consciencieusement ; mais il demeure toujours attaché aux œuvres elles-mêmes ; il interroge leur langage et le traduit en poète et en penseur averti de tout ce que ce langage a subi de répercussions et de tout ce qu'il exprime d'une individualité et du passé auquel les œuvres appartiennent. Enfin, il sait entendre ce qui de leurs sonorités retentit encore dans le temps présent, reconnaître celles qu'on écouterait toujours.

Il a donné une particulière attention à la sculpture. Les écrivains de chez nous sont très nom-

Notice sur Arnold Goffin.

breux qui ont fait de la peinture le sujet de leurs études et de leurs gloses. Le goût de la peinture, le sens de la couleur sont dans les instincts profonds de la race. Et puis, cet art-là, nous l'avons servi avec une abondance et une splendeur qui font notre orgueil. Enfin, l'œuvre peinte se prête généreusement à la transposition littéraire. Tout cela explique que notre littérature ait quelque peu négligé la sculpture, quoique à cet art aussi nous ayons donné, dans le passé et récemment, de grands maîtres.

Est-ce parce que Goffin voua à Julien Dillens et à Jules Lagae une amitié fervente que son attention se fixa sur la statuaire? Ou bien cette amitié naquit-elle d'admiration communes, d'un idéal commun? La statuaire, telle que la pratiquaient Dillens, Lagae, Vinçotte, Rousseau — ceux qui furent le sujet de ses plus importantes études dans ce domaine — est moins soumise que la peinture aux modes changeantes; l'originalité facile lui est moins permise; elle est attachée à ce qui ne change pas : à la forme humaine. Le temps modifie peu de chose à ses expressions, du moins dans les œuvres durables. Et pour Goffin, qui a éclairé par la méditation les enthousiasmes rapportés d'Italie, ce n'est plus l'étrangeté qui fait émouvante l'œuvre d'art : c'est ce qu'il y a de permanent dans les aspirations révélées par l'évocation de la réalité, dans les sentiments que cette vision éveille.

Il a fortement éprouvé cela, lui qui, guéri du pessimisme par les primitifs italiens et par saint François d'Assise, retrouva, dans l'art de son

Annuaire de l'Académie.

pays, des émois analogues à ceux qu'il avait subis à Florence et à Sienne; lui qui, dans son grand ouvrage sur la peinture religieuse en Belgique, montre avec tant de sagacité comment, à travers les siècles, et religieux ou profane, l'art de chez nous procède toujours du même émerveillement, depuis nos primitifs qui « venaient ingénus à la nature ingénue ».

Ce livre sur la peinture religieuse en Belgique est une œuvre magistrale, d'histoire et de critique ingénieuse et sensible. La plus saine conception de l'art, de son rôle, s'y affirme à chaque page. La pensée s'élève dans le plus ferme équilibre. Et elle s'exprime dans la plus sûre lucidité. On ne découvre plus ici la moindre trace de la tendance qui, naguère, inspirait à l'auteur des délectations morbides. La langue est pure et claire pour chanter un hymne que tout le monde puisse comprendre, que puisse comprendre l'avenir, un hymne à la nature et aux œuvres humaines nées de la joie qu'elle dispense.

Goffin a atteint à l'aboutissement de son long effort. Il a discipliné sa sensibilité en l'éclairant, en la soumettant au contrôle de l'intelligence patiemment enrichie de savoir. Désormais, et jusqu'à la fin de sa vie, une noble sérénité marquera ses écrits.

GUSTAVE VANZYPE.

Notice sur Arnold Goffin.

PUBLICATIONS

- Journal d'André.* Bruxelles. Moens, 1885.
Delzire Moris. Bruxelles. Moens, 1887.
Impressions et Sensations. Paris, Vanier. 1888.
Maxime. Bruxelles. Vos. 1890.
Le Fou raisonnable. Bruxelles. Vos. 1892.
I Fioretti. Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ Saint François. Bruxelles. Société belge de Librairie. 1897.
Hélène. Bruxelles. Lamertin. 1897.
Le Thyrsé. Bruxelles. Vos. 1897.
I Fioretti. Bruxelles. Bulens. 1901.
La Légende de Saint François d'Assise, écrite par trois de ses compagnons, publiée pour la première fois par les R. P. Marcellino de Civezza et Teofilo Domenichelli O. M. (traduction, introduction et notes par A. G.). Bruxelles. Lamertin. 1902.
Thierry Bouts. Bruxelles. Van Oest. 1907.
Saint François d'Assise dans la Légende et dans l'Art italien. Bruxelles. Van Oest. 1909.
Thomas Vinçotte et son Œuvre (en collaboration avec Paul Lambotte). Bruxelles. Van Oest. 1913.
Emile Verhaeren. Turnhout. Brepols. 1919.
Albert Giraud. Turnhout. Brepols. 1920.
La Sculpture (dans *Notre Pays*). Bruxelles. Van Oest. 1921.
Poussières du Chemin. Sur les Routes d'Italie et de Flandre. Bruxelles. Lamertin. 1923.

Annuaire de l'Académie.

Michel-Ange. Publications de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Bruxelles. 1923.

L'Art religieux en Belgique. La Peinture. Des origines à la fin du XVIII^e siècle. Paris et Bruxelles. Van Oest. 1924.

Memlinc. Bruxelles. Kryn. 1925.

David et son temps. Extrait de la *Revue Générale.* Bruxelles. 1926.

Frère François d'Assise. Le tout petit dans le Seigneur, raconté par les contemporains. Bruxelles. De Wit. 1927.

Ernest Verlant. Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Bruxelles. 1928.

Julien Dillens. Turnhout. Brepols.

Le Sculpteur Jules Lagae. Paris, Bruxelles. Vermaut.

Charles Vander Stappen. Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale. 1927.

L'Art Primitif italien. La Peinture. Bruges- Paris. Desclée-de Brouwer. 1930.

Edition définitive de la *Vie de Saint François de Paul Sabatier.* Paris. Fischacker. 1931.

Victor Rousseau. Bruxelles. Editions de Belgique. 1932.

COLLABORATION : *Les Tablettes littéraires, La Basoche, La Jeune Belgique, La Société Nouvelle, La Revue Générale, La Patrie belge 1830-1930, L'Eventail.*